

L'ACCES DES FEMMES AUX RESSOURCES EN MILIEU URBAIN POPULAIRE:  
UN EXEMPLE DAKAROIS: LES MARCHANDES DE POISSONS DE DALIFORT.

MIREILLE LECARME

Donnons au terme "ressource" un sens large: d'une part de bien ayant valeur en soi - matérielle ou symbolique - d'autre part permettant d'accéder à d'autres biens. Incluons ensuite dans le terme "biens" la notion de service. Alors, il est permis d'affirmer que, dans nombre de sociétés, les femmes sont une ressource pour les hommes. Et ce, doublement: d'abord comme procréatrices (elles permettent la reproduction humaine), ensuite, comme dispensatrices de services gratuits: allaitement, préparation de la nourriture, activités de maintien de la vie, de la propreté, de la santé et de socialisation des enfants, sans compter l'hospitalité. Ainsi, elles assurent à la fois la reproduction humaine, l'entretien de cette vie et la reproduction sociale. Leur statut social est, en Afrique, indissociable de l'accomplissement de ces trois fonctions de base, qui, à elles seules ont de quoi occuper la totalité du temps féminin. Si, donc, les femmes, dans ce système d'attribution des rôles, arrivent à accéder à des activités économiques, elles aussi occupant beaucoup de temps, c'est en se libérant partiellement des activités d'entretien, et de la socialisation des enfants. La stratégie est très ancienne, en Afrique et dans les pays peu industrialisés: la reproduction sociale, elle-même, de mère à fille, de tante à nièce, <sup>de sœur aînée à cadette,</sup> fournit la solution. Une fille doit apprendre tôt sa place, son rôle à travers les tâches domestiques; aussi est-elle en mesure de seconder sa mère dès 8/9 ans et de la remplacer dès 12/13 ans, âge du mariage, souvent. Cette nécessité de disposer d'une aide domestique explique la précoce mobilité féminine: il en va de la qualité du quotidien et de la possibilité, pour la femme, d'accéder à des activités hors de la sphère domestique, tout en maintenant son statut social et ses trois fonctions dites, ici, de base.

\*Dans les sociétés rurales la main d'oeuvre familiale assure l'essentiel du travail agricole; les femmes et leurs filles assurent de plus les travaux domestiques, dont le portage d'eau et de bois de feu. La ressource, ce sont les enfants. Mais en ville ?

Nous étudierons d'abord l'accès des femmes à la ressource préalable, indispensable: celle du temps. Puis nous nous attacherons aux diverses formes d'accès au numéraire et, enfin, aux biens échangeables. Notre axe de réflexion, simplement ébauché ici, est l'articulation entre procès urbain, cycle de vie et cycles d'activités féminines.

Notre investigation a porté sur un quartier irrégulier, Dalifort, situé à 10 km environ du centre de Dakar, non loin de Pikine, à l'Est. Là nous nous sommes intéressée principalement aux marchandes de poissons frais sur le marché, dans les rues du quartier ou à celles qui habitent là vendant ailleurs comme ambulantes ou à la frange d'autres marchés.\*

\*  
\* \*  
\*

Comment ces femmes libèrent-elles<sup>elles</sup> du temps pour assurer une activité économique, sans pour autant laisser inaccomplies les tâches domestiques dévolues aux femmes?

Le réseau familial est le premier pourvoyeur de main d'oeuvre féminine, quand la femme n'a pas de fille, ou pas de fille de plus de 6 ans, ou pas d'enfant (stérilité ou mortalité infantile). Cela prend la forme d'adoption définitive ou temporaire, ou de service rendu à la famille, sinon. S'il s'agit du transfert du milieu rural au milieu urbain, l'attrait de la ville ajouté à des cadeaux tels que pagnes, boucles d'oreille suffit à convaincre d'un échange réciproque. En cas de transfert interne à la ville, quand la fillette a l'âge de la scolarité primaire, elle sera scolarisée et assurera des services progressivement plus importants au fur et à mesure qu'elle grandit, ceci en dehors du temps scolaire. Les petites bonnes peuvent également aider; les travaux demandés et la rémunération varient avec l'âge, allant de 2000 à 15.000 F.CFA. Une seule marchande a pu se payer

---

\* Cette recherche a pu se faire grâce à L'EHESS (dans le cadre de la F.R. A.S.E.) et à l'ORSTOM (UR 403: E.LE BRIS ET A.OSMONT).

les services d'une bonne, durant les deux derniers mois de sa 7<sup>e</sup> grossesse, pour aider sa fille aînée âgée de 13 ans. Le recours à la famille est donc la pratique la plus courante et la plus économique. Il faut ajouter que ce sont les femmes qui jouent le rôle premier dans cette mobilité des filles <sup>jeu</sup> (FRANK, 1985:644) <sup>\* Elles</sup> forment comme un réseau d'entraide interne à la famille <sup>nes</sup> élargie leur permettant d'accéder au temps, ressource préalable à toute activité économique non domestique.

Que peut faire une fillette de 6 ans? Porter au dos le dernier né, aller chercher l'eau à la borne-fontaine dans un seau de 10L, aller vider les eaux sales de la lessive, <sup>de la</sup> vaisselle, hors du périmètre habité, aller jeter les ordures ménagères à l'emplacement prévu, balayer la chambre ou la cour sablonneuse, faire la petite lessive. Plus âgée la fille fera la corvée d'eau avec une bassine de 25L, se chargera de la grosse lessive et préparera le repas après avoir fait les courses quotidiennes au marché, selon les cas, entre 12 et 13 ans et au-delà. Les mères étant proches, sur le marché de quartier ou dans la rue, la responsabilité des grandes filles en est atténuée. Certaines femmes retrouvent leurs enfants dès leur retour des lieux d'approvisionnement en poissons, vers 9h/9h30 du matin, sur le marché même. Et d'autres femmes pratiquent l'ensemble de leur activité, le bébé au dos, si elles n'ont personne pour le garder, et, la bassine de poissons sur la tête, vendant au porte à porte, éventuellement.

Enfants de la maison (filles et garçons) hôtes, adoptés, peuvent aussi constituer une force de travail utile dans les activités domestiques destinées à l'échange: confection du ketiakh\*, du tiga-daga\*\*\*. Il s'agira de retirer la peau du poisson braisé avant de le faire sécher au soleil, ou de retirer la fine peau des arachides, grillées à la maison, avant que la grande soeur ne les mène au moulin qui en fera une pâte-à la base de différents plats. Telle fille de 14 ans sera encouragée par sa mère,

\* in "FEMMES ET POLITIQUES ALIMENTAIRES" Actes du Séminaire International de l'ORSTOM-CIE, 14-18 janvier 1985, Paris, 741P.

\* \*Reu de temps, pour calmer l'enfant. A 10 ans, ce peut être presque continûment, en l'absence de la mère.

\*\*\* Le ketiakh est du poisson braisé entier et séché au soleil, sans ses arêtes.

\*\*\*\* Le tiga-daga est de la purée d'arachide.

qui lui fait cadeau de quelques poissons, à confectionner des plats cuisinés destinés à la vente, aux abords de l'école, et au seul bénéfice de la jeune fille - ainsi préparée avant le mariage à une activité domestique pour l'échange et à la gestion autonome d'un peu d'argent produit par son travail - de femme.

La force de travail féminine de la maison peut aussi fournir une aide appréciable, dans l'activité marchande elle-même, directement: il s'agira, soit d'un rôle complémentaire, similaire à celui de l'apprenti chez l'artisan, ou d'un remplacement partiel ou total quand la mère part en voyage. Les filles aident au portage du poisson depuis le car jusqu'au marché, après avoir, avant l'arrivée de leur mère, balayé et tamisé le sable dans le périmètre de l'étal, lavé la table à grande eau et rempli le seau, ou la bassine, d'eau destinée à laver le poisson. Elles peuvent aussi assurer la vente complémentaire de poisson, au porte à porte dans le quartier, la mère assurant la vente à un emplacement fixe sur le marché. Cette répartition s'avère rentable. Le remplacement de la mère, sur le marché, est très fréquent pour la vente de fin de journée: l'affluence des clientes est moudre. Ainsi la mère peut poursuivre sa grosse lessive ou la conversation avec parents et amies, base de la vie sociale, puis rejoindre sa remplaçante, sans se presser - alors que le rythme d'activité du matin ne supporte pas de retard.

En bref, il est permis d'affirmer que l'activité marchande des femmes nécessite la mobilisation de la main d'oeuvre féminine des cadettes, aussi bien pour libérer du temps pour l'échange commercial et la vie sociale hors de l'espace du marché - par la prise en charge des tâches subalternes d'apprenti sur le marché et à la maison, dans la production domestique destinée à l'échange, comme celles de service intra-familial, sans compter l'apprentissage direct de la vente en complément ou remplacement de la mère. La double contrainte sociale et économique - préserver son statut de femme adulte/<sup>en</sup>assurant les trois fonctions de base (cf introduction p1) et exercer une activité rémunératrice, contrainte accrue par le sous-emploi masculin chronique aggravé - produit, indépendamment de

la volonté explicite des acteurs, une reproduction sociale - du côté des filles - qui pourrait sembler immuable, si on ne tenait compte de la scolarisation et des changements sociaux induits du procès urbain.

\*  
\*       \*  
\*

L'accès des femmes au numéraire, deuxième préalable à une activité marchande, se fait par le biais familial, les réseaux féminins de voisinage ou ethniques ou, dans les cas extrêmes, par le recours à l'échange sexuel payant.

Le capital de départ des marchandes de poissons du quartier étudié provient soit de la parenté de la femme, soit de son mari. Ce peut être le frère, en ce cas elle gère ses bénéfices comme elle l'entend. Ce peut être un parent plus aisé, habitant Dakar, à qui on demande une aide dès qu'il a touché sa paye - le 6 du mois, il est déjà trop tard - mais la démarche reste souvent en-dessous des espérances. Ce peut être l'époux lui-même qui confie à sa femme une petite somme pour qu'elle la fasse fructifier par le commerce; en ce cas, il a droit de regard sur la gestion des bénéfices.

Du fait que le commerce du poisson est très fluctuant, les cours variant de façon imprévue du simple au double et du jour au lendemain, une marchande - même chevronnée - n'est jamais à l'abri de ventes à perte mettant en danger la poursuite de son activité. Aussi a-t-elle besoin de recourir au crédit, auprès de parentes, ou voisines de même ethnie souvent: il s'agit alors d'un emprunt qui est remboursé sans intérêt, jour après jour à partir de l'intégralité du bénéfice. Il existe par ailleurs des prêteurs ou prêteuses aux intérêts usuraires. L'emprunteuse doit verser, pour 5.000FCFA de crédit, 250FCFA d'intérêt par jour jusqu'au moment où elle peut rendre la somme de 5000. En 40 jours le prêteur fait 100 % d'intérêt. Certains prêteurs, connus par le bouche à oreille, circulent sur le marché de gros du poisson à Gueule-Tapée - leur activité est illicite mais les marchandes habituées à avoir un étal bien fourni compensent les hausses de prix à l'approvisionnement par le recours à ces prêteurs à la sauvette. Rare mais possible entre femmes, le prêt sur gage, par exemple

d'un bijou .

Les réseaux féminins intra-familiaux, de voisinage ou sur la base ethnique permettent également l'accès au crédit ou à l'épargne - selon des modalités conformes à la socialité coutumière et à une tradition urbaine récente. Une mère villageoise pourra aider sa fille en difficulté en vendant, en cas de besoin extrême, une chèvre; on sait que le petit bétail représente le mode d'épargne le plus courant à la campagne. Le cas est rare, vu l'appauvrissement des campagnes, du fait de nombreuses années de sécheresse. Il est plus fréquent de voir une fille citadine aider sa mère par des envois en nature ou par l'hébergement de frères ou de sœurs venant du village chercher du travail; on attendra aussi d'elle une contribution généreuse à l'occasion des cérémonies familiales et religieuses - en sa qualité de citadine, elle est supposée disposer d'argent en abondance: il lui faudra emprunter pour ne pas déchoir ou recourir au système d'épargne associatif féminin: les tontines.

L'association de ce type repose soit sur l'appartenance ethnique, soit sur le voisinage et l'affinité, soit sur le partage d'un même espace marchand féminin: le marché du quartier et d'une même activité: le commerce. Les tontines se définissent comme un crédit mutuel rotatif. Elles se distinguent par le montant de la cotisation individuelle, → la périodicité et → la forme d'obtention du "tour"\*, le nombre de cotisantes et la durée du cycle\*\*. Les tontines du marché reposent sur un versement quotidien de 50 FCFA ou 100, par part; il est possible de prendre plusieurs parts, donc de "sortir" autant de fois que <sup>l'on a</sup> de parts. A Dalifort l'épargne réalisée quotidiennement par ce système va de 2000 à 5000 FCFA versés le jour même à une des cotisantes; le cycle est entre 27 et 60 jours nombres inférieur et supérieur d'épargnantes partageant la même tontine. Cet argent sert <sup>à</sup> réapprovisionner le commerce, à le relancer, voire à le réamorcer quand les pertes répétées obligent à le suspendre provisoirement, mais on voit le problème: comment cotiser à la tontine si on perd sa source de revenus? On empruntera donc, pour épargner, si paradoxal que cela puisse paraître et on remboursera sur les premiers bénéficiaires. La tontine est

---

\*Le "tour" désigne le moment où la cotisante reçoit l'épargne accumulée. Il peut être fait par tirage au sort, selon un ordre prévu ou selon l'urgence.

\*\*Le cycle est accompli quand chacune a eu son tour, selon sa ou ses parts.

\*\*\*Sortir, c'est avoir son "tour".

une épargne auto-contrainte sous la surveillance des membres de l'association: des sanctions sont prévues dans toute tontine pour les mauvaises payeuses; la pression des rapports de voisinage, la crainte de la désapprobation sociale sont largement dissuasives.

Les tontines de voisinage reposant sur l'affinité et une capacité d'épargne similaire sont souvent destinées à financer les coûteuses cérémonies familiales; la périodicité des versements se fait au rythme des baptêmes, mariages de la cotisante aussi bien que de sa famille en ville ou au village. La part s'élève généralement à 1000 FCFA; il est fréquent que l'imprévisibilité du jour de versement et la fréquence des cérémonies mettent en difficulté les cotisantes. L'épargne maximale observée dans ce type d'association, à Dalifort, s'élevait à 54.000 FCFA, en 1984. La stratégie à court terme (assurer la participation financière maximale à la cérémonie) caractérise un comportement marqué par le souci du statut social. La stratégie à moyen terme (mettre de côté une part de cette somme comme réserve de sécurité) exprime une rationalité économique qui prend quelque distance par rapport —————> à l'investissement social dans la fête et prend acte des réticences des parents riches à aider les parents pauvres.

Les associations ethniques, à Dalifort, ont aussi leurs tontines, côté femmes. Le plus important à noter, en définitive, est cette aptitude des femmes à s'associer selon une variété de définitions identitaires qui montre assez que la tontine n'est pas seulement une association d'épargne mutuelle, mais un espace social fondé soit sur la référence ethnique, soit sur la référence urbaine: le partage d'un habitat périphérique illicite, soit sur la référence économique: l'activité marchande. La tontine classe: "Je ne suis pas des tontines", "J'en suis" disent spontanément les femmes; hiérarchise selon la capacité à épargner, qui influence sur le nombre de tontines auxquelles on peut participer et sur le montant des parts que l'on peut prendre. Ces deux derniers facteurs font apparaître que le réseau social de la cotisante est lié à son accès à l'épargne: le système récent de l'"amie de tontine"-désignée au hasard et avec qui on est liée par la contrainte réciproque du don/contre-don doublant le don reçu - explicite —————> la fonction sociale de ce type d'association, contre-poids d'une tendance à restreindre l'échange à l'épargne seulement. Plus même, la tontine peut être un espace où thésauriser

dé la "teranga", concept fondamental (SOW, 1976)\* de la culture soudanienne et wolof désignant la qualité spécifique des femmes à assurer la socialité, voire l'équilibre social. Ainsi, l'accès au numéraire s'avère-t-il inséparable des valeurs — fondant cette société — <sup>qui est</sup> loin d'être immuable, cependant.

\*  
\*   \*  
\*

L'accès aux biens destinés au commerce signifie, dans ses formes, les mutations de cette société. Que deviennent les solidarités familiales, par exemple, dans le rapport ville-campagne, production - distribution ? Que devient la "teranga" dans le rapport marchand ? Et la référence ethnique ?

Les marchandes de poissons du quartier observé ont recours à des stratégies diverses pour s'approvisionner en poissons frais. Les unes vont sur la plage de Hann où la pêche artisanale débarque <sup>une partie de</sup> /ses prises, à 7 km environ du centre ville; ce sont les femmes qui disposent de sommes minimales: entre 500 et 1500 FCFA pour leur commerce, celles qui ont un parent pêcheur et reçoivent, dans les bonnes périodes un <sup>seau</sup> /seau entier de poissons en <sup>seau</sup> /seau: c'est la tradition du "ndawtal". Ce sont aussi des femmes qui ont un ami ou ex-mari intermédiaire entre un équipage et les acheteuses; il fera crédit pour le poisson remis à la revendeuse jusqu'au lendemain; en cas de vente à perte plusieurs jours la femme perdra cette possibilité et sera endettée, dépendante. Les marchandes débutantes commencent par s'approvisionner à Hann où les occasions d'achat fractionné sont plus nombreuses qu'au marché national de gros de Gueule-Tapée, à Dakar. Les marchandes disposant de 2000 F et davantage et n'ayant pas de relation privilégiée sur la plage de Hann vont à Gueule-Tapée qui offre une plus grande variété de poissons car distribuant aussi bien la pêche artisanale qu'industrielle.

La référence ethnique n'est pas absente du marché: il existe des préférences régionales pour les poissons du cru. On sait que les habitudes alimentaires perdurent par-delà les émigrations, indispensables à un continuum identitaire. De plus, le marché fréquenté quotidiennement par chaque femme est un espace social féminin

---

\* SOW F., 1976, "Femmes, socialité et valeurs africaines. (la teranga dans la société wolof)" Dakar, IFAN, brochure 3886, 22p.

où s'échangent quantité de "teranga", signes de socialité active; la tendance à échanger en langue wolof ne remplace pas le plaisir pour les non-wolof de parler dans leur propre langue: diola, pular, serer etc.... Si bien que le facteur linguistique combiné aux habitudes culinaires pousse les marchandes à faire les choix conformes à leur ethnie, ne serait-ce que par simple calcul économique.

Mais, en règle générale, les marchandes comme leurs clientes achètent en fonction des prix et de la possibilité de marchander sans autre règle que leur intérêt économique. Cependant sur le petit marché du quartier, chacun est sous le regard de tous et les pratiques de fidélisation des clientes - par le cadeau d'un poisson bon marché pour tout achat de poisson supérieur à 100F, ou en mettant de côté le meilleur poisson - exercent une pression et sur la clientèle et sur la marchande qui "volerait" les clientes des autres par la pratique du dumping, fait aussitôt dénoncé à voix haute à travers tout le marché.

A noter dans le groupe observé l'absence d'un réseau de production-distribution intra-familial liant la ville à la campagne. Telle femme vend du poisson; sa famille près de Thiès travaille dans la production maraîchère mais livre sa production au marché de Thiaroye, à l'Est de Dalifort, non loin de là.

A souligner aussi la poly-activité simultanée et successive de ces femmes. Une marchande vendra des poissons sur le marché, sa fille de 13 ans des pommes de terre, celle de 9 ans des mangues à un angle de ruelle, celle de 7 ans du "Kewo" (kaolin dont les femmes sont friandes): cela fera 4 points d'activité marchande simultanée grâce à la main d'oeuvre féminine familiale. Et en fin de journée, cette commerçante ajoutera à la vente de ses derniers poissons celle de tomates qu'elle s'est procurées entre temps ou des oranges provenant du marché Syndicat de Pikine, nécessitant un autre déplacement.

L'étude des activités marchandes féminines nécessite la mise en rapport du passé en ville avec le cycle de vie féminin. Nombre de ces femmes ont été soit bonnes avant le mariage, parfois après, soit journalières\* dans les conserveries de poissons. La perte de ces emplois les a menées vers les activités marchandes, dans leur trajectoire

---

\* Les journalier(e)s passent la moitié de leur temps à attendre à la porte des usines d'être désignés, en complément des embauchés, selon l'importance de la pêche du jour.

socio-économique, descendante quant aux bonnes assurées auparavant de revenus réguliers. Tôt urbanisées à Dakar, par un emploi de petite bonne ou comme jeune épouse rejoignant son mari, beaucoup ont commencé leur carrière marchande dans le prolongement des activités domestiques comme vendeuses de beignets à la porte des conserveries de poissons de Hann, ou comme vendeuses d'arachides, de fruits, fixe ou ambulante. L'objectif premier était de satisfaire aux dépenses personnelles et d'offrir aux enfants quelques friandises. Mais l'aggravation du sous-emploi / (nombre <sup>masculin</sup> de maris de ces femmes ont été licenciés à la fermeture de leur entreprise) ———> oriente autrement ces activités marchandes féminines: elles sont nécessaires à la survie quotidienne de leur famille. Les contraintes économiques sont en train de modifier en profondeur les contrats coutumiers entre époux assignant à l'homme le soin de fournir la chambre à son épouse et la "dépense" quotidienne, c.à.d. la somme destinée à la nourriture du jour. Le discours reste inchangé, les pratiques évoluent confortées même par l'idéologie ancestrale. Les femmes préféreraient avoir un époux riche\* et se dispenser des fatigues de leur commerce, cependant la conviction omniprésente que le travail de la mère, "li gayu ndeye" — entendu comme ténacité dans l'effort, patience et fidélité à son mari, dévouement à ses enfants — produit la réussite des enfants, les soutient et justifie leur vie.

Ainsi même si les bénéfices, très irréguliers, apparaissent souvent minimes, il faut savoir que 50FCFA ce sera un lot de 3 yaboï, sardinelle plate, c.à.d. une livre environ, 260FCFA permettront d'acheter 2kg de riz (chiffres de 1984) — le minimum pour fournir le repas d'une famille. Si le mari donne cette somme pour la dépense, sa femme, avec son bénéfice du jour, achètera des légumes en complément. De plus, bon gré mal gré elle prendra sa part des dépenses scolaires des enfants, vestimentaires ou de santé. La polygamie accroît les charges financières masculines; les femmes, toujours, en principe, gestionnaires <sup>autonomes</sup> de leur argent personnel, n'ont dans ce contexte socio-économique que la liberté-contrainte-d'utiliser une part importante de leur argent aux dépenses communes non assurées par le mari. Dira-t-on qu'elles contribuent au financement de la polygamie? et, autre niveau d'analyse, que prises en étau entre la définition sociale de leurs

\*Le marché matrimonial semble divisé en deux tendances contraires: les jeunes femmes recherchent des hommes au revenu régulier, et les hommes disent préférer une épouse d'origine rurale, moins dépensière, selon eux, et plus "sérieuse" que les femmes de la ville... Alors, il faudrait voir aussi les hommes comme un moyen d'accès aux ressources — en complément de l'introduction p.1.

rôles et l'obligation absolue de contribuer à la survie de leur famille, ces mères font durement les frais d'une situation économique aggravée?\*

Lyon, le 3|4|1986

\* Ce modèle construit à partir d'une investigation en milieu urbain populaire, exclu du salariat, ne saurait être étendu sans correctifs à d'autres groupes sociaux.